

## “JE T'AIMERAI DANS LE CIEL”

(Suite.)



LE PÈRE CHAUCHETIÈRE, qui s'occupait des malades de la Mission, allait tous les jours voir Kateri dans sa cabane. Quelquefois il y amenait les petits enfants qu'on lui avait confiés. Au dire du Père Luc-François Nau, "leur visage répond à leur taille; ils ont tous les traits réguliers, les enfants surtout sont de vrais miniatures..." Leurs voix argentines égayaient le logis de la malade, leurs minois sympathiques la divertissaient. Elle profitait en même temps du catéchisme que le Père enseignait. Malgré sa grande faiblesse, elle s'efforçait de se lever pour mieux voir les images qu'il avait dessinées afin de bien expliquer l'Histoire sainte à son petit monde.

Kateri aurait voulu qu'il ne sortît jamais de chez elle. Les remerciements qu'elle lui faisait, les instances qu'elle redoublait pour l'obliger à revenir le plus tôt possible, touchaient le missionnaire. Elle les renouvela jusqu'à la semaine de sa mort. Rien de larmoyant en tout cela. Son visage traduisait sa tranquillité d'âme, même dans les douleurs les plus vives. C'était un plaisir de passer chez elle.

Il ne lui restait que peu de temps à vivre. Déjà au mois de février, deux mois avant la fin, le Père Chauchetière avait livré le fond de sa pensée au Père Choleneq, son supérieur pendant l'absence du Père Frémin: il ne doutait aucunement que Dieu la retirerait de ce monde le mercredi saint, la veille des deux grandes fêtes si chères à la malade, consacrées à la Croix et à l'Eucharistie. Mystique lui-même, le Père Chauchetière avait vite repéré les deux pôles de la vie intérieure de Kateri, Jésus dans l'hostie et Jésus sur la croix. Saint Louis de Gonzague, dont elle connaissait et imitait la vie, n'en avait pas d'autres.

Le 7 avril, dimanche de la Passion, le Père Choleneq jugea imminent le départ de Kateri Tekakwitha pour sa récompense. Jour après jour, jusqu'au début de la Semaine sainte, son mauvais état de santé s'aggravait. Au lieu de se claquemurer dans l'étroit cercle de sa maladie, le coeur rempli de la terrible Passion du Christ, Kateri était toujours préoccupée d'identification avec Lui. Malgré la douleur continuelle qui la tenaillait, elle pria le Père Choleneq de lui permettre de faire pénitence, par exemple, de s'abstenir de boire et de manger pendant une journée. Il savait bien qu'il n'y avait jamais eu de dolorisme chez elle, que ce n'était pas la souffrance qu'elle désirait. Il n'ignorait pas non plus que cette parfaite identification à Jésus-Christ qu'elle souhaitait, s'obtient par l'assujettissement de la volonté à celle du Père, et il opposa un refus net à sa demande. Dieu acceptait volontiers son obéissance à la place du sacrifice qu'elle avait voulu pratiquer, lui dit-il, et très doucement il ajouta que peut-être même, satisfait de son amour, le Seigneur viendrait bientôt lui témoigner le sien. Kateri, dont les facultés restaient toujours vives, se sentit inondée de joie.

Le Mardi saint au matin, Marie-Thérèse Tegaiaguenta la trouva plus mal que la veille et ne voulut pas s'en séparer. Mais Kateri finit par l'envoyer à sa besogne, en promettant de la faire appeler quand viendrait le temps. Comme celle-ci partait, le Père Choleneq survint. Lui aussi remarqua que la malade avait une fort mauvaise mine et résolut de lui apporter Notre-Seigneur plus tard dans la matinée. "On avait grand scrupule, écrit le Père Chauchetière, de la laisser mourir sans lui conférer ce sacrement." (En plus du Père Choleneq, "on" c'était certainement lui-même et les hommes et les femmes de la Sainte-Famille.) Ce qui serait un privilège exceptionnel, car on n'avait pas l'habitude de porter la communion aux malades à domicile. On les transportait tous à l'église sur un brancard d'écorce. Les missionnaires s'étaient efforcés d'inspirer à leurs malades le respect qui se doit à l'Eucharistie; d'ailleurs ceux-ci avaient vite jugé qu'ils n'étaient pas dignes de la recevoir chez eux. Pour Kateri, le Père savait que s'il la lui proposait à titre de guide spirituel, elle acquiescerait, le coeur débordant de reconnaissance.

C'est ce qui eut lieu. Rassemblant ses pauvres forces Kateri se tourna vers Marie-Thérèse. Elle lui avoua qu'elle tenait beaucoup à recevoir le Seigneur Jésus aussi bien que possible et la pria de venir à la rescousse. Si grande était sa pauvreté qu'elle n'avait pas de quoi se vêtir convenablement. Bien volontiers, Marie-Thérèse lui prêta sa chemise et, après un regard affectueux sur son amie, s'en alla travailler.